

Virgile, L'Énéide, chant VI, traduit et adapté par S. Eon du Val.

Ô vierge sacrée, permets-moi de revoir une dernière fois le cher visage de mon père. C'est lui que j'ai porté sur mes épaules à travers les flammes et sous une pluie de flèches quand Troie est tombée aux mains des Grecs. C'est lui mon compagnon de route, qui lors de notre périple en mer, a supporté toutes ces épreuves indignes d'un vieillard. Ô bienfaisante gardienne des bois de l'Averne, accepte que je descende aux Enfers, comme Orphée, Pollux, Thésée et Hercule l'ont fait avant moi. Montre-moi le chemin et ouvre-moi les portes sacrées. »

La prêtresse lui répondit alors : « Troyen, fils d'Anchise, né du sang des dieux, il est facile de descendre dans l'Averne. Mais remonter à la lumière du jour est autrement plus difficile. Néanmoins, si tel est vraiment ton désir, sache que tu ne pourras pas entrer aux Enfers sans apporter à Proserpine le présent qu'elle exige : un rameau d'or qui pousse au creux d'un arbre, au fond d'un sombre vallon. Quand tu tenteras de le cueillir, s'il vient à toi sans résistance, c'est que les destins acceptent ta venue. Sinon, ni la force ni le fer de ton épée ne pourront le couper. Apprends aussi, hélas, que le corps d'un de tes amis gît près d'ici sans sépulture. Accomplis pour lui les rites funéraires. »

Énée, affligé par ce qu'il venait d'apprendre, se hâta d'exécuter les recommandations de la Sibylle. Il ne tarda pas à découvrir le corps de son ami et accomplit pour lui les rites funéraires ; puis il trouva le rameau d'or, qui se détacha facilement. Il s'empressa alors de rejoindre la Sibylle qui l'attendait près d'une caverne profonde. L'entrée de ce gouffre était défendue par un lac noir dont les eaux dégagent des vapeurs infectes. La prêtresse fit amener quatre jeunes taureaux noirs et versa du vin sur leur front ; puis, entre leurs cornes, elle coupa des mèches des poils et jeta dans le feu sacré cette première offrande. Énée accomplit à son tour des sacrifices ; dans l'ombre de la nuit, il dressa des autels et livra à la flamme la chair des taureaux. Aux premiers rayons du soleil, la terre commença à mugir, les arbres s'agitèrent, et l'ombre se remplit du hurlement des chiennes. « En avant, Énée, s'écria la Sibylle. Sors ton épée du fourreau : c'est le moment de faire preuve de courage. »

Puis elle s'élança dans le gouffre béant. Énée la suivit d'un pas assuré. Ils allaient obscurs dans la nuit solitaire à travers l'ombre et les vastes demeures vides du royaume de Pluton. Le vestibule des Enfers est peuplé des malheurs des hommes et de monstres effrayants : Scylla, l'Hydre de Lerne, les Centaures, les Chimères, les Harpies... De là part le chemin qui conduit aux bords de l'Achéron, vaste fleuve de boue qui bouillonne sans cesse et vomit sa vase dans le Cocyte. Ces eaux tumultueuses sont gardées par un horrible passeur d'une saleté hideuse, Charon. Il est très vieux déjà, mais de la solide vieillesse d'un dieu. Une longue barbe blanche lui tombe du menton, ses yeux sont des flammes immobiles. Il pousse avec un aviron la barque couleur de fer sur laquelle il transporte les ombres des morts. Une foule d'ombres se précipite vers la rive. Chacune supplie qu'on la fasse passer la première et tend ses mains vers l'autre rive. Charon en accepte certaines et en repousse d'autres loin du rivage.

Énée, troublé, se tourne vers la Sibylle : « Que demandent ces âmes ? Pourquoi certaines d'entre elles sont-elles repoussées ? » La prêtresse lui répond brièvement : « Devant toi se trouvent les eaux du Cocyte et le marécage du Styx. Ceux que Charon emporte ont été enterrés. Quant aux autres, leurs ossements ne reposent pas dans un tombeau et ils doivent d'abord errer sur ces rives pendant cent ans avant de pouvoir franchir l'Achéron. » Alors qu'il s'approche du fleuve, Énée reconnaît trois de ses anciens compagnons qui, partis de Troie avec lui, périrent engloutis par les mers orageuses. Lorsque Charon aperçoit Énée, il l'interpelle en grondant : « Qui que tu sois, arrête-toi et dis-moi ce qui t'amène. Il m'est défendu de transporter dans ma barque des corps vivants. » La Sibylle lui explique la raison de la présence d'Énée et lui montre le rameau d'or. La colère du passeur s'apaise et il leur fait traverser le fleuve aux eaux marécageuses. Ils se trouvent alors face à la porte des Enfers, gardée par l'énorme Cerbère, monstre féroce à trois têtes. La Sibylle jette vers lui un somnifère composé de miel et de pavot. L'animal affamé l'engloutit de sa triple gueule béante et peu après s'affale de tout son long sur le sol.

Énée se hâte de franchir l'entrée des Enfers et de s'éloigner des bords du fleuve qu'on ne passe pas deux fois. Aussitôt il entend des voix plaintives. Ce sont les pleurs des enfants que le malheur a fait plonger bien trop tôt dans la nuit du tombeau. Avec eux se trouvent les innocents dont une fausse accusation a entraîné la mort ; et non loin de là, ce sont les âmes des suicidés. Comme ils aimeraient aujourd'hui remonter à l'air pur ! Comme ils supporteraient le cœur léger la pauvreté et le dur travail ! Un peu plus loin encore se trouve le Champ des Pleurs, où sont rassemblés ceux qui sont morts par désespoir amoureux. Énée poursuit son chemin et découvre, à l'extrémité de cette vaste région, le séjour des guerriers illustres. Ses compagnons malheureux, morts à la guerre de Troie, se rassemblent autour de lui, tandis que les chefs grecs tremblent de terreur dès qu'ils l'aperçoivent ; les uns fuient comme autrefois

lorsqu'ils regagnaient en hâte leurs navires ; Les autres, le souffle coupé, ne parviennent même pas à crier.

« Le temps presse, Énée, avertit la Sibylle. Voici l'endroit où la route se sépare. À droite, c'est le chemin de l'Élysée, le nôtre. Celui de gauche mène au terrible Tartare. » Énée ne peut s'empêcher de regarder vers la gauche. Il voit une large enceinte fermée d'un triple mur et entourée des **torrents de flammes** d'un fleuve rapide, le Phlégéon. La porte est énorme et ses montants d'acier massif semblent indestructibles. Une tour de fer se dresse dans les airs. Il sort de ce lieu des gémissements, le cruel sifflement des fouets, le bruit sourd des chaînes que l'on traîne. Énée, terrifié, écoute ce fracas : « Quels sont les crimes que l'on punit ici ? Et par quels supplices ? » demande-t-il à la Sibylle. « Le juge Rhadamanthe exerce dans ces lieux un pouvoir impitoyable, lui répond la prêtresse. Il torture les auteurs de crimes cachés jusqu'à ce qu'ils finissent par avouer leurs méfaits. Puis Tisiphone, celle qui garde nuit et jour la porte du Tartare, bondit sur eux armée d'un fouet et les flagelle, aidée de ses effroyables sœurs. Alors seulement les portes maudites s'ouvrent dans un horrible grincement pour laisser passer les condamnés. Le Tartare est un gouffre gigantesque qui s'enfonce dans les ténèbres. Tout au fond se trouvent les Titans, précipités là par la foudre, ainsi que les Géants qui tentèrent de renverser Jupiter de son trône. Là se trouvent aussi les traîtres, les avares, ceux qui n'ont pas respecté leurs serments, ceux qui ont commis un adultère, un inceste. L'un est condamné à rouler éternellement un rocher jusqu'en haut d'une colline d'où il redescend à chaque fois ; un autre, mourant de soif et de faim, ne peut atteindre l'eau et la nourriture qui se trouvent juste devant lui. Même si j'avais cent bouches, je ne pourrais énumérer tous les crimes et tous les supplices de ceux qui se trouvent ici. Mais allons, dépêchons-nous : j'aperçois les murs forgés par les Cyclopes, derrière lesquels se trouvent les Champs Élysées. »

Une fois devant l'entrée, Énée se purifie avec de l'eau fraîche et dépose le rameau d'or sur le seuil. L'offrande accomplie, ils pénètrent dans les Champs Élysées. L'air y est pur et lumineux, car les bienheureux qui y séjournent ont leur propre soleil. Certains se défient dans des jeux sur les pelouses moelleuses ou le sable doré ; d'autres chantent en chœur sous des lauriers, près du puissant fleuve Éridan, qui roule à travers la forêt et sort pour monter à la surface de la terre. Dans ce lieu se trouvent les héros morts pour leur patrie, les prêtres, les poètes, ceux qui rendirent la vie plus belle par l'invention des arts et ceux dont les bienfaits leur ont valu de vivre dans la mémoire des hommes. C'est là qu'est Anchise. Dès qu'il aperçoit Énée, il tend vers lui ses mains et, les joues ruisselantes de larmes de joie, lui dit : « Enfin il m'est donné de voir ton visage et d'entendre ta voix ! Je pensais bien que cela viendrait, je comptais les jours. Que de terres et de flots tu as traversés, que d'épreuves tu as surmontées avant d'arriver ici ! » Énée lui répond : « Donne-moi ta main, mon père, donne-la-moi que je la serre, et laisse-moi t'embrasser. » Trois fois il essaie de lui entourer le cou de ses bras ; trois fois, l'ombre lui coule entre les mains comme un souffle léger, comme un songe qui s'envole. Anchise présente alors à son fils sa descendance illustre et notamment Romulus, grâce à qui Rome étendra son empire jusqu'aux limites du monde, ainsi que César Auguste, celui qui fera renaître l'âge d'or dans le Latium, celui qui reculera les limites de l'empire au-delà même des routes du soleil, là où Atlas, qui porte le ciel, fait tourner sur son épaule la voûte parsemée d'étoiles étincelantes. Anchise, tout en parlant ainsi, reconduit Énée et la Sibylle jusqu'à la porte d'ivoire, habituellement réservée au passage des songes. Le héros retourne près de ses compagnons.